

ANNA SONG, UNE VIE EN POINT D'ORGUE  
Par Alexis Cambrel, *Classique magazine*,  
le 16 juin 2008

*“La vie, c’est passer son temps à se préparer pour quelque chose qui n’arrive jamais”, a écrit Yeats. Une phrase qui illustre à la perfection le destin de la pianiste Anna Song, décédée il y a six jours à son domicile, à l’âge de quarante-neuf ans. Après avoir voué chaque minute de son existence à servir Bach, Beethoven, Schubert, Liszt, Chopin, Rachmaninov, Debussy, Ravel, Messiaen, elle a succombé à un cancer des ovaires qui l’avait déjà forcée à quitter la scène en 1992. Son départ n’avait guère fait de bruit alors, car celle que de rares connaisseurs désignaient, à la fin de sa vie, comme “la plus grande pianiste vivante dont personne n’a jamais entendu parler” était, et est longtemps restée, une inconnue tant pour le grand public que pour les mélomanes avertis.*

*Elle avait pourtant été un Wunderkind, un jeune prodige dont la précocité laissait présager une carrière des plus enviables. Née de parents vietnamiens émigrés en France, puis aux Etats-Unis, elle a très vite révélé des dispositions exceptionnelles pour le piano. A trois ans, douée de l’oreille absolue, elle prenait ses premières leçons auprès de sa mère, musicienne amateur passionnée ; à cinq, elle jouait des morceaux simples tout en improvisant d’autres de son cru ; à dix, elle donnait son premier concert, poussée par des parents convaincus qu’à force de travail et d’efforts, on l’inviterait un jour à se produire dans les plus grandes salles du monde.*

*Plusieurs prestations de premier ordre aux concours Reine-Elisabeth et Van-Cliburn, entre autres, avaient*

*fait remarquer la jeune artiste, et elle se préparait à intégrer la Juilliard School, lorsqu'elle a soudain été affectée d'une paralysie de l'annulaire et de l'auriculaire de sa main droite. Les médecins se sont révélés incapables d'en déterminer la cause, et lui ont imposé de cesser toute pratique de son instrument dans l'attente d'examen plus approfondis. Après plusieurs années passées à subir des diagnostics erronés et des traitements inadéquats, Anna Song a fini par guérir. Cependant, durement éprouvée par ce coup d'arrêt, elle a décidé de changer sa façon de travailler, tournant le dos aux institutions, qui ne lui avaient témoigné aucun soutien lors de la période d'incertitude qu'elle venait de traverser (elle avait été renvoyée de la Juilliard), pour étudier en privé auprès de maîtres qu'elle admirait. D'abord suivie par Marianne Meursault, la sœur du compositeur, puis par Alexander Frisch, un musicien d'origine russe émigré aux États-Unis, qui avait été l'élève du légendaire maître italien Silvio Vasani, elle a joué avec des chefs d'orchestre tels que Luigi Fiorentino, Henry Dern, Marc Dent, Alfred Ronzon. Elle a enregistré quelques pièces, dont la Suite bergamasque et les Estampes de Debussy, mais sans rencontrer beaucoup de succès, aucun critique ou presque n'ayant fait de recension de ces disques dont il ne reste pas trace aujourd'hui. C'était sans doute le prix à payer pour s'être radicalement coupée des réseaux traditionnels...*

*La trajectoire d'Anna Song était tout à fait honorable, bien que peu remarquée, lorsque se sont manifestés les premiers symptômes du cancer qui devait l'emporter – elle avait juste trente ans. Le secret a longtemps été gardé par celui qui était devenu son mari, ainsi que son conseiller et manager, Paul Desroches, producteur de disques et propriétaire de Piano solo, label qu'il avait créé peu de temps avant sa rencontre avec sa femme afin de donner un nouveau souffle à des musiciens négligés par les grosses maisons. Les deux époux s'étaient entendus pour ne rien dire de l'état de santé d'Anna Song, croyant en une possible rémission qui*

*n'est jamais intervenue. Forcée d'annuler à la dernière minute plusieurs récitals tant la douleur était devenue difficile à supporter, Anna Song s'est résignée à rendre publique la maladie qui la rongait. Et a abandonné la scène non sans que son ultime apparition publique à la salle Gaveau, à Paris, alors qu'elle sortait d'intensives séances de chimiothérapie, ait été saluée par le commentaire extraordinairement indélicat d'un critique de Musika, Armand Denisof: "Avoir l'air en si mauvaise santé sous les projecteurs tient, à ce stade, de la provocation."*

*Interrompue alors qu'elle était déjà sur le déclin, la carrière d'Anna Song, qui avait oscillé entre ombre et lumière pendant tout le temps qu'elle avait duré, a semblé basculer pour toujours dans l'ombre. En dépit des promesses de gloire qui la suivaient depuis le berceau, elle n'avait pas réussi à percer. Elle s'est donc réfugiée dans le silence, retournant définitivement en France pour s'installer avec son compagnon dans un domaine situé à quarante kilomètres de Paris – un manoir entouré d'un parc, dissimulé par une forêt de bouleaux, où elle n'a plus pratiqué le piano que pour elle, son époux, et leurs rares visiteurs. Elle a passé plus de quinze ans entre les murs de ce domaine, se contentant de sortir une fois par semaine pour suivre ses traitements à l'hôpital.*

*Forcée de subir jusqu'à cinq opérations à quelques mois d'intervalle, allant de sursis en sursis, elle a néanmoins décidé, alors que la maladie gagnait un peu plus de terrain chaque jour, de se lancer dans un projet titanesque : enregistrer pour Piano solo des pièces dont le répertoire s'étendrait des Inventiones à deux voix de Bach aux Vingt regards sur l'Enfant Jésus de Messiaen... Elle a consacré toute son énergie à cette entreprise, avec le soutien moral et technique de Paul Desroches. Piano solo possédant son propre studio d'enregistrement, installé au cœur même de la propriété où elle résidait, Anna Song pouvait y accéder dès qu'elle en avait le désir, ou plutôt la possibilité.*

*Elle avait enregistré près de quarante disques lorsque son mari a décidé d'en envoyer quelques-uns à*

des musiciens et des journalistes, accompagnés d'un simple mot : "Dites-moi ce que vous en pensez." Ce n'est qu'alors, après presque un demi-siècle d'attente et de persévérance, que des critiques enthousiastes se sont mises à fleurir dans quelques magazines spécialisés : "Anna Song n'est pas qu'une pianiste dont l'imaginaire musical et l'époustouflante technique se recourent à la perfection, l'une servant l'autre sur mesure, si l'on peut dire. C'est un phénomène, une artiste aussi virtuose que polyvalente, une interprète-caméléon capable d'adapter son jeu au style de chaque compositeur de telle sorte qu'en sont révélées des facettes jusque-là inconnues, y compris lorsqu'il s'agit du répertoire le plus familier" (Jean-Paul Masséna, Des mots et des notes). "Loin de voler la vedette aux compositeurs comme le font bien des techniciens surdoués, elle s'efface pour leur laisser toute la place ; jamais sa personnalité ne s'impose, jamais elle ne fait intrusion" (Mark Kopanowski, Gramophone magazine). "Le mélange de tristesse et d'éclat dont sont empreintes ses valse de Chopin, la puissante fluidité de ses sonates de Mozart font apparaître une dimension subtilement nouvelle, et proprement ineffable, dans ces morceaux maintes fois écoutés. Chacune de ses interprétations montre cette sensibilité, cette pénétration unique et inexplicable, relevant de ce qu'on appelle, faute de mieux, le génie" (Julien Sembet, Le Monde de la musique).

Anna Song a peu à peu constitué une discographie impressionnante, sans que personne le soupçonne à part des amateurs éclairés, le label de Paul Desroches ayant des capacités de distribution réduites, et une "force de frappe" nulle. Quelques milliers d'exemplaires à peine ont été mis en circulation. Un jour, sans doute, ils seront l'objet de quêtes fiévreuses et de marchandages extravagants ; quant aux morceaux proprement dits, grâce aux nouvelles technologies, tout un chacun aura le loisir de les télécharger et d'offrir une gloire posthume à cette interprète magnifique et trop longtemps méconnue.

*En mourant, Anna Song lègue à la postérité 102 CD comprenant entre autres l'intégralité de l'œuvre pour piano de Bach, Haydn, Mozart, Beethoven, Schubert, Ravel ; les 9 sonates de Prokofiev ; presque tout Chopin ; les œuvres majeures de Liszt et Debussy ; tous les concertos de Brahms, Saint-Saëns et Rachmaninov ; les 54 études de Leopold Godowsky d'après Chopin, considérées comme les pièces les plus difficiles jamais écrites pour le piano. Seul Artur Schnabel avec ses 94 CD peut éventuellement tenir la comparaison. Cependant il a gravé de nombreuses œuvres plusieurs fois et étendu ce travail sur toute une vie – rien de tel pour les disques d'Anna Song, qu'elle a en outre produits alors qu'elle était gravement malade et arrivée à un moment où certains se seraient contentés de goûter une paisible retraite tout en délivrant avec plus ou moins de modestie leur savoir aux jeunes générations.*

*La modestie était d'ailleurs le trait le plus frappant de la personnalité de cette grande dame, dans la vie comme dans son approche de la musique. Elle a eu la force de lutter près de deux décennies contre une maladie qui aurait dû la foudroyer, et de s'obstiner, sans jamais céder à la facilité ou au découragement, dans une voie qui semblait sans issue ; et, dans le même temps, cette force s'est accompagnée d'une totale absence d'ego et de vanité. Rien n'avait plus d'importance pour elle que de servir au mieux les compositeurs qu'elle révérait. "Nous autres interprètes, a-t-elle fait observer dans une de ses rares interviews, que sommes-nous sinon d'humbles courroies de transmission ? Quand quelqu'un vous dit : « Quel merveilleux morceau ! » c'est là le vrai compliment. Notre tâche consiste à donner à ressentir l'essence spirituelle de l'existence telle qu'elle s'incarne dans une harmonie ou un contrepoint. Rien ne nous appartient. Se souvenir de Bach, de Mozart, de Liszt, oui, c'est important, et même fondamental. Mais se souvenir de moi... A quoi bon ? A la fin, seule la musique survivra."*

*Anna Song n'est plus. Elle n'avait conservé aucun article, aucune coupure de presse la concernant. Seul*

*comptait pour elle d'avoir réussi à enregistrer, quelques semaines plus tôt et dans un fauteuil roulant, un morceau de Chopin dont le titre sonne désormais comme un présage : La Valse de l'adieu.*

J'ai lu ce matin le premier article de fond sur la mort d'Anna. Il est allé rejoindre les autres, découpés et collés par mes soins dans le grand carnet de moleskine. Le journaliste avait raison de dire qu'elle n'avait conservé aucune revue de presse. Il oubliait seulement de préciser que je m'en étais chargé – à l'insu d'Anna, il est vrai. C'était mon rituel matinal : je passais au crible les rubriques culturelles et musicales des quotidiens, des hebdomadaires, des mensuels, et épluchais avec minutie, en quête de son nom, les magazines spécialisés et les sites Web. Je l'y trouvais de plus en plus fréquemment, les dernières années. Les derniers mois. La rumeur entourant les disques était extrêmement flatteuse, et puis les gens ont toujours aimé les histoires d'artistes maudits. Les uns après les autres, les journalistes se faisaient un devoir d'accourir pour crier au génie, demander des interviews, sortir Anna de l'oubli. Ils voulaient lui rendre justice, disaient-ils, il était temps de révéler au monde quelle fabuleuse artiste il avait manquée : jamais Anna n'aurait dû être négligée comme elle l'avait été. J'étais bien d'accord, et pour en témoigner acquiesçais avec vigueur à leurs propos, répondais aux moindres questions, expliquant qu'Anna était trop malade pour recevoir qui que ce soit, mais qu'importe, j'étais là, j'avais toujours été là, et on pouvait compter sur moi pour

fournir tous les renseignements possibles et imaginables sur elle, sa vie, son œuvre, ses projets passés et à venir.

A la longue, j'ai fini par réunir assez d'articles et de reportages pour constituer un petit album à la gloire d'Anna. Je caressais la couverture avec une fierté telle qu'elle en devenait absurde ; après tout, ce n'était pas moi, mais bien elle, qu'on célébrait à coups de tonitruants dithyrambes... En feuilletant le carnet, on voyait les quarts de page succéder aux notules, les demi-pages aux quarts de page, les pleines pages aux demi-pages. Ici et là, une photo d'elle, toujours la même, sous différents formats. Un portrait en noir et blanc des plus hollywoodiens : visage sculpté dans la lumière, cheveux lissés en un chignon d'où s'échappaient quelques mèches artistement bouclées, Anna souriait, le regard filtré par de longs cils qui jetaient une ombre charbonneuse sur ses yeux déjà si sombres, si noirs, aussi impénétrables qu'une flaque de tourbe. L'éclairage et la pose faisaient ressortir sa beauté de manière presque théâtrale, le nez droit, les traits réguliers, les pommettes hautes, le front délicatement bombé. Les broderies de jais de sa robe contrastaient heureusement avec sa peau pâle. Le cliché était à l'origine destiné à une brochure annonçant un concert qui n'eut jamais lieu. J'étais content que, vingt ans après, il trouve enfin une utilité.

J'ai offert ma petite compilation à Anna un jour où nous revenions de l'hôpital, pensant que cela pouvait l'égayer. A demi allongée sur le lit, appuyée sur deux coussins de velours qui semblaient sur le point de l'engloutir tant elle était frêle, elle avait déchiré le papier cadeau, ouvert l'album, tourné quelques pages, et parcouru les appréciations unanimes suscitées par sa musique. Au bout d'un moment, elle avait secoué la tête, et refermé le carnet



que j'avais si patiemment constitué avant de me le rendre. "Ça n'a plus tellement de sens, tu sais." Et, dans un geste de consolation, sa main a caressé ma joue, tandis qu'elle me souriait avec ce calme que je lui avais toujours vu – l'impassibilité d'un lac qu'aucune tempête ne peut troubler. Je me suis assis, j'ai souri à mon tour, le cœur serré, en gardant sa main dans la mienne.

Elle avait raison : il était trop tard, et toute cette agitation était vaine. A force de collecter ces pages de papier glacé, je m'étais laissé aller à croire au mythe qui s'en dégageait, et j'avais pensé offrir enfin à Anna la reconnaissance pour laquelle elle avait lutté toute sa vie. Or Anna n'en était plus là, et depuis longtemps. Les incessants allers-retours entre la maison et l'hôpital minaient ses forces, érodaient sa résistance physique et morale. Elle était fatiguée, toujours plus fatiguée, et je sentais venir – même si je ne voulais pas l'admettre – le jour où elle refuserait de se lever pour subir un nouvel examen, un nouveau traitement. Où il ne lui resterait plus, entre deux pics de douleur, que des souvenirs pour continuer ou plutôt finir de vivre. Comme moi aujourd'hui.

J'avais huit ans lorsque nous nous sommes rencontrés. Ma grand-mère m'avait recueilli après qu'un accident de voiture sur une route de Normandie avait fait de moi un orphelin rêvant à répétition non pas de coups de klaxon, de freins crissant dans l'obscurité, de corps broyés dans un fracas de tôle froissée, mais d'un véhicule s'éloignant silencieusement sur le lacet de la route tandis que je restais en arrière à l'observer, le front appuyé contre une vitre impossible à briser. Dans la réalité aussi, je passais des heures et des heures

à la fenêtre de la chambre – devenue la mienne – d'où j'avais vu partir mes parents le soir où ils m'avaient déposé chez ma grand-mère. Ce n'était que pour deux jours : ils avaient le projet d'une escapade dans un village situé à une centaine de kilomètres de là, une randonnée qu'ils voulaient faire depuis longtemps, mais qui était trop longue, trop difficile pour un enfant comme moi. Je leur en avais voulu de m'abandonner comme un paquet encombrant, et avais donc fait semblant, en signe de bouderie, de m'endormir à table, ce qui m'évitait d'avoir à leur dire au revoir. Mon stratagème échoua. Sans se douter de quoi que ce soit, mon père m'avait porté dans mon lit, ma mère m'avait bordé puis embrassé, ils avaient refermé la porte avec précaution, baissé leurs voix jusqu'au murmure afin de ne pas m'éveiller, et puis ils m'avaient quitté. Sitôt que j'avais entendu le moteur démarer, et malgré ma résolution de n'y prêter aucune attention, je m'étais levé. J'avais écarté le rideau, et suivi du regard la lueur des phares jusqu'à ce qu'elle eût tout à fait disparu ; un trait, un point, puis plus rien – à part la nuit.

Le jour suivant, ma grand-mère m'annonçait d'une voix atone que je ne reverrais jamais ni la voiture, ni mes parents. J'ai grimpé quatre à quatre les escaliers et gagné la fenêtre contre laquelle je m'étais appuyé si peu de temps auparavant. Immobile, regardant sans le voir le paysage devant moi, je me suis repassé les images de notre dernière soirée ensemble. J'avais peine à croire que j'avais préféré feindre le sommeil au lieu de dire à mon père et ma mère que je les aimais et qu'ils me manqueraient, ces mots tout simples qu'on lâche sans réfléchir, quand bien même ils sont sincères, et dont l'absence me paraissait irréparable à cette heure, parce que je n'aurais plus, désormais, l'occasion de les

prononcer, ni eux de les entendre. Ces pensées m'ont fait monter les larmes aux yeux et j'ai pleuré en silence dans la pénombre de la pièce tandis qu'un soleil impitoyable éclairait le dehors – le ciel était d'un bleu pur, sans un nuage, et l'astre dégouttait de lumière. Ma grand-mère s'est assise près de moi, et n'a pas tenté de nouer un quelconque dialogue ; elle a senti qu'aucune parole ne pouvait me consoler, et m'a laissé m'appuyer contre elle tout en entourant mes épaules de son bras. Tout l'après-midi elle est restée avec moi à contempler la route, comme si à force de nous concentrer sur elle nous étions assurés d'en voir surgir quelque chose ou quelqu'un – eux, peut-être, venus démentir en personne la rumeur de leur disparition. Ce n'est qu'à la nuit tombée que je me suis endormi, vaincu par la fatigue et le chagrin. Ma grand-mère m'a mis au lit, avec les mêmes gestes, la même tendresse que sa fille avait eus pour moi vingt-quatre heures plus tôt.

Les semaines et les mois qui ont suivi, elle m'a souvent surpris près de la fenêtre. Je gardais l'espoir obstiné de voir un jour déboucher dans l'allée la petite décapotable bleu ciel de mes parents, mon père faisant en gentleman le tour de la voiture pour ouvrir la portière à ma mère dont les cheveux blonds et bouclés formaient comme une auréole, une brume d'or flottant autour d'elle, encadrant son visage, coulant sur sa nuque et ses épaules – une créature gracieuse et gracile, irréelle presque, comme le sont toujours les mères qu'on a perdues trop jeune. Mon père, quant à lui, affichait une allure nettement moins éthérée : épaules larges et regard vif, le rire crépitant comme un feu de cheminée, la tempe marquée d'une cicatrice – souvenir d'une mauvaise chute –, il dégageait une force empreinte de sérénité. Leur couple était magnifique : une

image de magazine. Une image qui n'attendait que moi. Bientôt, me disais-je, ils m'appelleraient et je dévalerais les escaliers afin de me jeter dans leurs bras. Il n'y aurait jamais eu de cimetières, d'habits noirs, de discours entrecoupés de larmes et de connaissances venant me caresser la tête comme si j'étais un chat égaré... Seulement mes parents ne m'appelaient pas. Le film s'arrêtait juste avant. Net. Je pouvais le rembobiner à loisir, il n'allait pas plus loin.

Plutôt que de me chasser de mon poste de guet, ma grand-mère préférait me rejoindre. De sa voix grave et patiente, elle distillait ses souvenirs et me parlait longuement de mes parents, de l'amour qu'ils s'étaient porté, de l'amour qu'ils m'avaient porté. Comment ils s'étaient connus, par des amis d'amis, dans une file d'attente pour aller voir un film japonais. Le jour où ma mère avait présenté mon père, son air indifférent que démentaient ses yeux baissés. Les mots tendres, inscrits sur des cartes, qu'il lui faisait parvenir par la poste alors qu'ils se voyaient tous les jours. Leur mariage dans un manoir de Normandie. Ma naissance difficile, qui avait nécessité toute une journée d'efforts. Mon prénom, donné en hommage à un écrivain dont ils aimaient les poèmes... Les anecdotes se succédaient, toujours plus nombreuses, toujours plus riches en détails tendres et pittoresques. Encore aujourd'hui j'ignore dans quelles proportions ma grand-mère a mêlé l'imaginaire à l'authentique pour composer la légende de mes parents. Mais une chose est sûre, rien ne comptait plus pour elle que de me faire sentir que les liens entre eux et moi continuaient de subsister en dépit de leur disparition. Nous ne pouvions plus nous toucher ni nous parler, mais ils continuaient à *être* en moi : j'étais le prolongement de leur histoire. Et, si leur

souvenir était mon seul appui pour tout le temps qu'il me restait sur cette terre, mon existence même était comme une deuxième chance, une façon de témoigner qu'ils avaient été. Cette idée m'apaisait. J'abandonnais la fenêtre et mes chimères. Pas pour longtemps – leur mort, à cette époque, faisait partie intégrante de ma vie.

Il n'était pas rare alors que je me réveille en pleine nuit. Sans faire de cauchemar à proprement parler, j'étais incapable de me reposer plus de quelques heures de suite : j'ouvrais les yeux dans un sursaut, le ventre noué par un étrange pressentiment, me levais, traversais la pièce et empruntais le couloir menant à la chambre de ma grand-mère. Je tâtonnais dans le noir, m'efforçant de deviner le contour des choses afin de me frayer le plus discrètement possible un chemin jusqu'à elle. Aujourd'hui que mes parents n'étaient plus, il ne me restait qu'elle et j'avais la crainte obscure que son cœur cessât de battre dans son sommeil. C'était une vieille dame, après tout. Si la mort avait déjà réussi à faucher deux grandes personnes, pourquoi aurait-elle épargné celle qui, selon la logique des choses, aurait dû me quitter bien avant eux ?

Aussi avais-je pris l'habitude de me pencher sur son lit, et de passer ma main juste au-dessus de son visage afin de vérifier qu'elle respirait. Sentir son souffle sur mes doigts crispés me soulageait d'une inexprimable angoisse. J'étais tenté de me glisser dans la couche chaude, et de sentir ses bras autour de moi : c'eût été l'abri le plus sûr, j'en avais la conviction, contre les cruautés de ce monde. Je ne l'ai jamais fait. Ainsi, me semblait-il, ma grand-mère conserverait pour elle la force que je lui aurais prise si je m'étais laissé aller. Une fois assuré qu'elle se portait bien, je me contentais donc de retourner dans ma chambre où je dormais d'une traite jusqu'au matin.